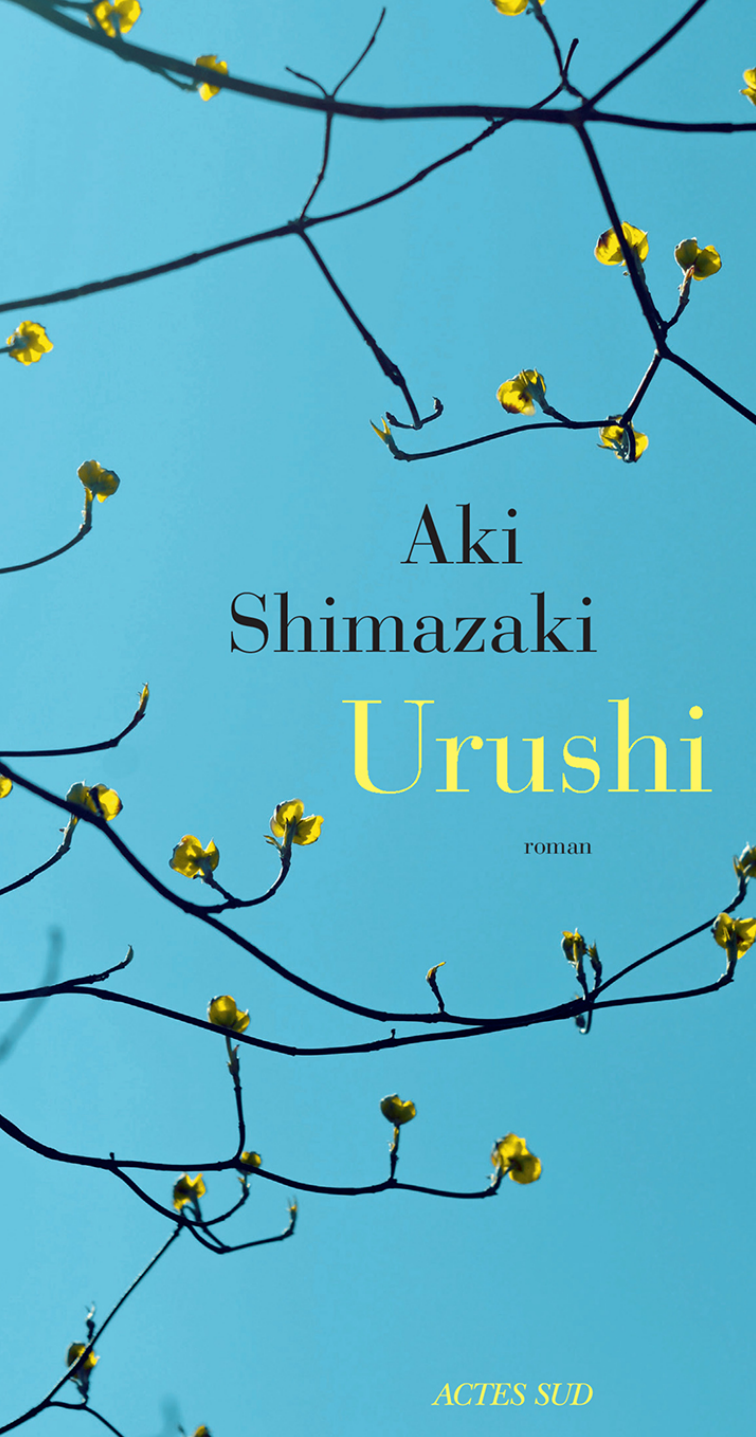

Aki
Shimazaki
Urushi
roman
ACTES SUD

Photographie de couverture : © Elle Moss / Arcangel Images

© ACTES SUD, 2024
ISBN 978-2-330-19272-3

AKI SHIMAZAKI

Urushi

Une clochette sans battant

roman

ACTES SUD

Je descends du bus et me dirige vers le sentier qui mène chez moi. D'en bas, on aperçoit notre maison au toit de tuiles grises. Je marche lentement. Mon sac à dos pèse sur mes épaules à cause d'un livre épais que j'ai emprunté à la bibliothèque de l'école.

Ma montre indique six heures cinq. On est mercredi. Ma mère doit être rentrée de son atelier et en train de préparer le dîner. Ce soir, ce sera du sukiyaki, le plat favori de mon père. J'ai très faim après avoir chanté pendant plus d'une heure dans la chorale de notre lycée. Et, cet après-midi, notre classe a couru trois kilomètres. C'était une journée fatigante.

Malgré tout, j'ai le cœur en joie. Ce matin, j'ai appris que mon frère Tôru reviendrait ce vendredi de Hawaï, où il a participé à un stage de karaté avec un collègue de sa compagnie. D'après maman qui a reçu son message, il restera tout le week-end ici, à Yonago, avant de retourner lundi à son travail à Nagoya. Six mois

ont passé depuis sa dernière visite. J'ai vraiment hâte de le revoir.

J'ai à discuter d'une chose très importante avec lui. Je dois bientôt décider de ce que je vais étudier à l'université. Au lycée, je suis le cursus général et je n'ai pas encore une idée précise de mon futur métier. J'aime beaucoup chanter mais préfère garder cela comme hobby. Quelle que soit la spécialité, je veux aller à Nagoya. Je tiens à vivre tout près de Tôru, ou même avec lui s'il accepte.

Nous sommes à la mi-octobre. Les feuilles commencent à jaunir. J'observe les bords du sentier où poussent librement des herbes sauvages, parmi lesquelles sont dispersés des cosmos, des gentianes, des grappes d'amaryllis. Le muguet, qui avait tout envahi au printemps, s'est fané.

Je jette un coup d'œil en contrebas, où se trouve un bois touffu. Parmi les arbustes se dresse très haut un *urushi**. Les feuilles sont déjà toutes rouges, beaucoup plus tôt que l'année dernière. Leur couleur vive me frappe. Soudain, des moineaux passent en piaillant au-dessus de moi avec une vitesse surprenante. Ils vont tout droit en direction du bois et se perchent sur l'*urushi*.

Je me retourne. Au loin à gauche scintille la mer du Japon. À droite le mont Daisen, dont le sommet sera bientôt couvert d'une calotte de

* Les mots en italique sont regroupés dans un glossaire en fin d'ouvrage.

neige. Notre grand-mère Fujiko-*san* le confondait toujours avec le mont Fuji. Elle souffrait d'Alzheimer depuis des années. C'était assez grave mais elle n'avait jamais cessé le tricot, sa passion de jeunesse. Je conserve précieusement l'écharpe en laine qu'elle m'avait offerte pour mon premier anniversaire.

Fujiko-*san* est décédée un mois après ses noces d'or. J'étais en deuxième année de primaire, et mon frère en dernière année de lycée. Elle ne nous reconnaissait plus. Elle oubliait facilement tout ce qu'on lui disait et tout ce qu'elle faisait. Mais cela m'importait peu, car elle m'écoutait toujours gentiment. Lorsque j'étais triste, elle me consolait, m'encourageait, et même me donnait des conseils. Je la considérais comme ma confidente.

Je n'oublierai jamais notre dernière conversation quelques jours avant sa mort. Elle avait réagi dans un sursaut de lucidité.

— Fujiko-*san*, j'ai un secret à vous confier. Pourriez-vous l'écouter ?

— Oui, n'importe quoi, mademoiselle.

— J'aime beaucoup mon frère.

— Moi, j'en ai deux et je les aime bien aussi. Ce n'est pas un secret.

— Non, c'est différent. Je veux devenir sa femme.

— Tu espères épouser ton frère ? Non, un tel mariage est interdit par la loi.

— Mais il est d'abord mon cousin.

— Ton cousin ? Je ne comprends pas.

— Ma mère biologique est morte peu après avoir accouché de moi. Mon père était son fiancé.

— Ah, c'est triste, mademoiselle ! Je te plains.

— Et papa s'est marié avec la sœur de ma mère naturelle.

— Cela veut dire que ta tante est devenue ta nouvelle maman.

— Exactement, Fujiko-*san*. Et elle a un fils de son ex-mari.

— Ce garçon est donc devenu ton frère ?

— Oui, mais nous sommes avant tout cousins. Cela ne change pas. Nous pouvons donc nous marier, n'est-ce pas ?

— Je crois que oui, s'il t'aime également. L'amour à sens unique ne marche pas.

J'arrive au bout du sentier. Notre maison se trouve à quelques pas.

En montant l'escalier de bois qui mène à notre arrière-cour, je remarque à gauche un oiseau immobile dans les herbes. C'est un moineau. Est-il mort ? Je le regarde de près. Il remue la tête, les yeux ouverts. Une de ses ailes semble cassée. Il a peur de moi mais ne peut pas s'envoler. Il tremble de froid. Je le prends dans un mouchoir en papier et décide de m'en occuper. Je fredonne une chanson pour les enfants : *Moineau, moineau, où se trouve ta maison ? Cui cui cui, cui cui cui, c'est ici…*

Je m'appelle Suzuko Niré. J'aurai seize ans dans trois mois.

Notre famille compte quatre membres : mes parents, Tôru et moi. Mon père dirige une succursale de la compagnie pharmaceutique T., ma mère adoptive est céramiste, et mon frère, ingénieur automobile. Il habite à Nagoya depuis la fin du lycée.

Tôru avait onze ans lorsque je suis née. Il me choyait, moi sa nouvelle petite sœur. Il m'emmenait partout et me présentait fièrement à ses amis. Généreux, calme et courageux, il était respecté par ses camarades. Dans notre quartier, les enfants m'appelaient "la chouchoute de Tôru". Heureuse, je rêvais de vivre auprès de lui pour toujours.

Le problème était que je voulais monopoliser son attention. Je devenais facilement jalouse de toutes les filles qui parlaient avec lui, même de nos cousines Miyoko et Namiko. Cela ennuyait Tôru et il a fini par n'amener à la maison que

des garçons. De toute façon, trop occupé par ses activités sportives, il manquait de temps pour une petite amie.

Lorsque j'étais en deuxième année de primaire, il m'a annoncé un jour :

— Je vais étudier l'ingénierie dans une université à Nagoya.

Cela signifiait qu'il allait quitter Yonago. Je ne pouvais pas imaginer ma vie sans lui. En plus, Fujiko-*san* venait de décéder. Paniquée, j'ai crié :

— Nagoya, c'est trop loin. Quatre années, c'est trop long !

L'année suivante, Tôru a été admis à l'université qu'il désirait à Nagoya. Désespérée, je l'ai prié d'y renoncer et de choisir une école dans notre ville. Je pleurais. Ma réaction a surpris nos parents. Maman tentait de me calmer en me promettant que nous irions le voir à Nagoya. Le jour de son déménagement, Tôru m'a dit :

— Suzuko, je reviendrai ici de temps en temps. Écris-moi, je te répondrai chaque fois.

Puis il m'a serrée fort dans ses bras jusqu'à ce que mes larmes cessent.

Une fois installé à Nagoya, il revenait à Yonago trois fois par an. Chaque automne, maman participait à un grand concours de poterie à Tokyo. Nous en profitions pour lui rendre visite à Nagoya, sur le chemin du retour. Il habitait seul dans un petit appartement. Papa le voyait aussi dans cette grande ville, où se trouve maintenant le siège social de sa compagnie.

Après ses études, Tôru a été embauché par son entreprise actuelle. Aussitôt, il a emménagé dans un autre appartement plus spacieux. Il s'est inscrit au club de karaté de sa compagnie, en plus d'autres activités sportives. Sa décision de continuer de vivre à Nagoya m'a fait un choc, car j'étais sûre qu'il reviendrait à Yonago.

Je lui écrivais régulièrement et il me répondait toujours. Nous communiquions aussi par téléphone. Malgré tout, son absence me pesait de plus en plus. J'avais besoin de lui. Trop occupé, il revenait ici de moins en moins souvent. Sans comprendre mes sentiments, papa me répétait que Tôru avait probablement une petite amie. Cela me rendait folle de jalousie.

Alors, un jour, j'ai fait une escapade pour le rejoindre à Nagoya. J'avais douze ans.

C'était la fin du mois de mars, et j'étais en dernière année de primaire. Nous profitions des vacances de printemps* avant d'entrer au collège. Tôru avait fêté le Nouvel An chez nous et, en mai, il projetait de passer le *golden-week* ici. Je n'avais plus qu'un mois à attendre.

Un samedi matin, au réveil, j'ai soudain éprouvé une envie irrépressible de voir Tôru tout de suite à Nagoya. Il était évident que mes parents ne m'autoriseraient pas à faire seule un tel voyage. Pourtant, je ne pouvais pas me résigner, et j'étais résolue à partir sans leur autorisation.

Il était environ sept heures. Mes parents semblaient encore dormir. Je me suis habillée, j'ai cassé ma tirelire et mis toute ma fortune économisée dans ma pochette de voyage. Je suis descendue à la cuisine sur la pointe des pieds. J'ai écrit un court message sur un morceau de papier et l'ai posé en vue sur la table.

* La rentrée scolaire, au Japon, a lieu au mois d'avril.

Pour papa et maman,

Il fait beau. Je vais à la plage avec mon amie S. J'emporte des sandwichs pour mon déjeuner. Je reviendrai avant quatre heures de l'après-midi, au plus tard avant le dîner. Bonne journée.

Suzuko

J'avais fait le choix de ne leur révéler ma vraie destination qu'une fois chez mon frère. Ainsi, ils ne s'inquiéteraient pas de mon absence à leur réveil. Il me faudrait cinq heures au minimum pour arriver chez lui. J'espérais que S. ne passerait pas me chercher par hasard.

Mon cœur battait fort. Je n'avais jamais raconté un aussi gros mensonge à mes parents. Trop nerveuse, je n'avais pas envie de préparer des sandwichs. J'ai mis dans mon sac à dos une pomme, une banane, un yaourt et une bouteille d'eau. J'ai quitté la maison à huit heures moins cinq et ai descendu le sentier pour attraper le bus. À la gare de Yonago, j'ai acheté un aller simple pour Nagoya.

Dans le train, je me suis aperçue que j'avais oublié d'apporter quelque chose à lire. Je regardais défiler le paysage. Personne ne me considérait comme une enfant de douze ans car j'étais assez précoce pour mon âge. Si on me le demandait, je répondrais "quatorze ans". Il s'agissait quand même d'un premier voyage en solo. Je m'efforçais de garder mon calme.

Je songeais à Tôru : “Est-il déjà debout ? Comment réagira-t-il en me voyant ?” J’avais mon portable mais n’osais pas le contacter. S’il était absent à mon arrivée, je devrais demander la clé au couple de concierges au rez-de-chaussée. Tôru nous les avait présentés, à maman et à moi, lors de notre passage l’année précédente. J’avais mémorisé l’itinéraire depuis la gare de Nagoya. J’étais sûre d’atteindre son appartement sans problème.

À Okayama, j’ai pris le *shinkansen*. Je suis arrivée à Nagoya vers une heure et demie de l’après-midi. Là, je suis montée dans le bus menant directement dans le quartier de mon frère, encore un trajet de quarante minutes. Des images de mes parents tournaient dans ma tête. Ils devaient être sortis quelque part ensemble, me croyant à la plage avec mon amie S.

Une fois descendue du bus, j’ai marché dix minutes jusqu’au bâtiment. L’appartement de Tôru se trouvait au troisième étage et sa porte d’entrée donnait sur une véranda commune. Je n’avais qu’à monter l’escalier extérieur. Je l’ai appelé avec mon portable.

— *Onîchan*, c’est moi.

— Ah, Suzuko. Comment vas-tu ?

— J’ai faim.

— Alors mange quelque chose. Maman n’est pas là ?

— Je ne suis pas à la maison.

— Où es-tu ?